Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 19 (1886)

Artikel: Le mystère de l'origine du mal

Autor: Coquerel, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379393

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE MYSTÈRE DE L'ORIGINE DU MAL[1]

PAR

E. COQUEREL

C'est un fait d'expérience que l'homme pèche et souffre ; que, sans cesse, il nourrit des pensées, il éprouve des sentiments, il se livre à des actes que sa conscience lui reproche comme coupables ; que, sans cesse aussi, il est en proie à des souffrances, physiques ou morales, contre lesquelles sa nature se révolte, sans qu'il puisse s'y soustraire.

C'est là le sort de chacun de nous, et quand, au lieu de regarder en nous-mêmes, nous regardons en dehors, il nous est aisé de nous convaincre que ce qui est vrai de nous est vrai de tous, que le mal est un fait universel, et que sur la surface entière du globe tous les êtres humains qui l'habitent pèchent et souffrent.

Si nous remontons dans le passé, aussi loin que nos regards peuvent atteindre, bien au delà des époques historiques et jusque dans les âges inconnus, où les hommes habitaient dans des cavernes et ne possédaient d'instruments que des pierres grossièrement taillées par le choc, le même fait nous apparaît avec évidence. L'homme primitif péchait et souffrait comme nous.

I

Ce fait constant, universel, qu'elle en est la nature ? Il me semble que tous les systèmes proposés pour résoudre cette

[1] Lu à la Société de théologie protestante de Paris, le 22 juin 1886.

question peuvent se ramener à deux seulement. Le premier considère le péché comme une désobéissance, la transgression d'une loi, une révolte contre la volonté divine ; en d'autres termes, le mal serait étranger à la nature propre de l'homme ; il constituerait un désordre introduit dans cette nature qui, par l'envahissement du mal, l'intervention du péché, se trouverait aujourd'hui corrompue. L'homme aurait été créé innocent, ou bon, et destiné à un bonheur sans mélange; le péché, entraînant la souffrance à sa suite, serait venu le corrompre et le plonger dans le malheur.

Le second système, fort différent, représente, au contraire, le mal comme une insuffisance de bien, un déficit, une imperfection. Le mal alors reste, sans doute, le contraire du bien, mais il en est en même temps la condition. L'homme n'a pas été créé innocent et pur, il a été créé imparfait et doit, par une lente évolution, se perfectionner ; il n'a pas été créé parfaitement heureux, il a été, dès l'origine, en proie à des souffrances, contraint à des luttes dont le but était précisément de développer ses facultés intellectuelles et morales et de le conduire par le progrès au bien et au bonheur.

Je n'ai pas, messieurs, à discuter aujourd'hui ces deux façons différentes de se représenter le fait du mal ; ce serait sortir de mon sujet spécial pour en aborder un autre des plus vastes et des plus intéressants, mais différent. Il me suffit d'indiquer les deux systèmes. Voyons comment ils expliquent, l'un et l'autre, l'origine du mal.

II

Le système qui considère le mal comme un désordre introduit dans la nature humaine, explique cette introduction par une libre détermination de la volonté du premier homme ou des premiers hommes ; soit qu'il considère Adam comme un être réel, soit qu'il le regarde comme la personnification de l'humanité au jour mystérieux où elle sortit des mains du Créateur, il attribue à une détermination de sa volonté l'introduction du mal en ce monde et la corruption de la nature hu-

maine. La chute d'Adam aurait entraîné celle de tous ses successeurs, et la souffrance, sous toutes ses formes, aurait été la conséquence de ce premier péché ; la nature elle-même en aurait été infectée.

Cette déduction est parfaitement logique. L'âme et le corps, l'esprit et la matière sont unis par des liens tellement étroits, intimes qu'il est difficile de dire où l'un commence, où l'autre finit et d'établir entre eux une distinction précise, une limite parfaitement nette. L'esprit, en certains cas, peut obtenir du corps des efforts tout à fait extraordinaires, et d'autre part, le moindre accident qui arrive au corps, la moindre lésion matérielle peut affecter, de la manière la plus grave, la plus tragique, les facultés intellectuelles et morales.

Il y a de même, quoique à un moindre degré, une intime liaison entre l'homme et le monde sur lequel Dieu l'a placé. Le monde agit sur l'homme : les phénomènes de la nature, le chaud et le froid, le calme et l'orage affectent non seulement notre santé physique, mais aussi, par contre-coup, nos facultés spirituelles, l'énergie de notre volonté, la netteté de notre intelligence. D'autre part, l'homme, à son tour, réagit sur la nature et, de mille façons diverses, la transforme et la perfectionne.

Puisqu'il existe ainsi une union tout à fait intime entre l'esprit et la matière, entre l'homme et le monde, les partisans de l'idée de la chute sont logiques lorsqu'ils affirment que le péché est la cause de la souffrance, que la désobéissance d'Adam n'a pas affecté seulement l'âme de ses successeurs, mais aussi leur corps et le monde où ils vivent.

Mais pour être parfaitement logique, cette déduction n'en soulève pas moins de formidables objections.

D'abord il est constant que la souffrance ici-bas est plus vieille que l'humanité. Des centaines, des milliers, peut-être des millions de siècles avant que l'homme eût paru sur la terre, la maladie et la mort y opéraient leurs ravages et le carnassier déchirait sa proie en lui infligeant d'affreuses tortures. Si donc la souffrance a pour cause le péché du premier homme, nous sommes en présence de ce fait contradictoire que l'effet aurait

précédé, et de bien longtemps, la cause. On dit, je le sais, que la notion de temps n'existe pas pour Dieu et que les faits qui nous semblent successifs ne le sont point pour lui. La réponse me paraît faible. L'homme vit dans le temps et l'espace, et ce sont des catégories dont il lui est impossible de faire abstraction.

Il y a du reste plus à dire. Le monde, l'homme, tels que nous les connaissons, semblent bien avoir été organisés dans des conditions telles que la souffrance soit inévitable, fatale. Le corps humain est constitué de façon à se développer, à se fortifier, puis à s'affaiblir et à se dissoudre, et sa croissance, comme sa dégénérescence, sont accompagnées de souffrances qui semblent inhérentes à sa nature même. Le monde où nous vivons paraît également avoir été organisé par le Créateur dans un ordre tel qu'il entraîne pour ceux qui l'habitent d'inévitables souffrances. Le chaud et le froid, la sécheresse et l'inondation, le tremblement de terre et l'éruption volcanique, tous ces phénomènes qui sont comme la vie du globe infligent à l'humanité des désastres, des malheurs, des souffrances qui semblent bien inévitables.

Dire que la souffrance est le résultat de la chute, cela revient à dire que sans le péché d'Adam le globe tout entier, la nature minérale, végétale, animale, l'homme lui-même, auraient été tout autres qu'ils ne sont. Or, d'une part, nous ne pouvons nous faire aucune idée quelconque de ce qui serait si tout ce qui existe était autre que nous le voyons, et d'autre part, il semble difficile d'admettre que tout ce qui existe soit, tel que nous le voyons, par suite d'une seule détermination de la volonté du premier homme.

Est-ce cette difficulté qui a porté quelques-uns des partisans de l'idée de chute à reporter le fait à une époque plus reculée? peut-être bien. Une chute terrestre ne leur paraissant pas donner suffisamment raison de l'état actuel de l'homme et du monde, ils ont cru l'expliquer par l'hypothèse d'une chute antéterrestre. L'origine du mal est à chercher, d'après eux, dans une libre détermination de la volonté, mais ce n'est pas sur cette terre que cette détermination a été prise, c'est dans une

existence antérieure. L'homme a toujours été corrompu et malheureux ici-bas, parce qu'il s'était corrompu avant d'y venir.

Quel que soit le respect qui s'attache au grand nom d'Origène, le premier auteur de cette hypothèse, et à celui de Julius Muller, son dernier et plus éminent défenseur, il faut bien dire qu'elle a quelque chose de fantastique.

Nul être humain n'a gardé le moindre souvenir de cette existence supposée. Nul n'a conscience d'avoir existé avant de naître ici-bas. En supposant cette existence réelle, nous n'avons donc aucun moyen quelconque de vérifier ce qui s'y est passé ; tout élément de contrôle, toute base de raisonnement nous fait défaut. Et, par conséquent, il nous semble inutile de nous arrêter plus longtemps à une idée qui nous paraît indiquer seulement que ceux qui l'ont conçue désespéraient de trouver une explication satisfaisante de l'origine du mal.

Le dogme de la chute, en effet, s'il ne rend pas compte de l'état du monde et de l'homme, n'explique pas non plus l'origine du mal. Dire que le mal a pour cause une libre détermination de la volonté humaine, c'est reculer la difficulté ; peut-être est-ce l'augmenter ; ce n'est certainement pas la résoudre. Adam était libre ; il pouvait faire le bien ou le mal ; pourquoi a-t-il choisi le mal ? Tout effet a une cause ; toute détermination volontaire un motif ; quel est le motif qui a déterminé Adam à mal user de sa liberté ?

Une certaine théologie a cru résoudre cette question en faisant intervenir Satan. Elle enseigne que l'homme a été entraîné au mal par les séductions du démon. Je n'ai pas l'intention de discuter ici la question de l'existence du démon, ni celle de l'action qu'il exercerait sur l'homme. Je ne discuterai pas davantage le problème exégétique que soulève le chapitre III de la Genèse. Le serpent du récit est-il une personnification ou une incarnation de Satan ? Je suis de ceux qui n'en croient rien ; mais peu m'importe, car vraiment c'est se payer de mots que de prétendre trouver l'origine du péché dans les séductions du démon. On admet qu'Adam était libre. Pourquoi a-t-il cédé à la tentation? pourquoi a-t-il écouté le serpent qui lui

disait : *Vous serez comme des dieux*, plutôt que Jéhovah qui lui disait : *Tu ne mangeras pas le fruit de cet arbre?* Voilà la question, elle reste entière, elle n'est à aucun degré éclaircie. Le dogme de la chute ne résout aucunement la question de l'origine du mal.

III

Au premier abord, le système qui représente le mal comme une imperfection qui serait la condition du bien semble plus satisfaisant, sinon au point de vue moral, au moins au point de vue logique. Il explique beaucoup mieux que le précédent le fait de la souffrance. Dieu a fait l'homme imparfait et le monde aussi. Si le corps dont notre esprit est revêtu et qui est partie de nous-même nous inflige, par le fait même de son développement, puis de sa décrépitude, des souffrances inévitables; s'il est en proie à la maladie, s'il est fatalement et par sa nature même condamné à mourir et si la mort, en nous séparant de ceux qui nous sont chers, nous inflige les souffrances morales les plus cruelles; si le monde même où nous sommes placés, la nature au sein de laquelle nous vivons, nous obligent à des luttes constantes et souvent douloureuses, tout cela est voulu de Dieu. Dieu a fait l'homme imparfait et il a fait le monde imparfait aussi, en ce sens du moins que le bonheur complet y est impossible et que la souffrance y est la condition de l'existence. L'état actuel du monde n'est plus le résultat d'une détermination condamnable de la volonté humaine, mais bien l'œuvre de la sagesse divine qui soumet l'homme au travail, à la lutte, à la souffrance, pour l'amener par là au bien.

S'ensuit-il que ce système nous donne la clef du mystère ? Non pas. Quand on a dit : le mal est voulu de Dieu, parce qu'il est la condition du bien, la question est encore une fois reculée plutôt que résolue ; car cette seconde question se pose tout de suite et nécessairement : Pourquoi les choses sont-elles ainsi ? Pourquoi Dieu les a-t-il voulues ainsi ? Ne pouvait-il pas épargner à ses créatures tant de misères physiques et morales et les conduire par un chemin plus facile et plus doux au but

qu'il leur a marqué? A cette question nouvelle, nulle réponse possible. Le problème de l'origine du mal demeure enveloppé du plus profond mystère.

IV

Les systèmes que nous venons d'étudier nous paraissent donc ne résoudre ni l'un ni l'autre la question. Sauvegardent-ils du moins les bases de la morale? aussi peu l'un que l'autre, ce me semble.

A ceux qui disent que le mal est une imperfection et qu'étant la condition du bien, il est à ce titre voulu de Dieu, on adresse une objection vraiment accablante. Vous faites, leur dit-on, Dieu auteur du mal. D'où cette double conséquence : la notion même de Dieu est atteinte, le péché est excusé. L'idée de Dieu est essentiellement celle de l'être saint et bon. S'il est l'auteur du péché et de la souffrance, il n'est plus le Dieu de l'Evangile, celui que Jésus nous a appris à appeler notre Père! il n'est plus même le Jéhovah de l'Ancien Testament, terrible à l'idolâtre, impitoyable pour qui le méconnaît; mais clément au fidèle et protecteur de ceux qui le craignent. En un mot, il n'est plus Dieu. En second lieu, le péché est excusé; si je pèche, la faute en est à celui qui m'a créé faible, imparfait, incapable de résister à la tentation, aux besoins physiques qui travaillent ma nature. Je vole; mais ce n'est pas ma faute si j'ai faim et s'il me faut contenter mon appétit.

Je n'ai pas dissimulé la gravité de l'objection qui me semble irréfutable. Il me paraît seulement qu'elle s'applique avec tout autant de force à la doctrine de la chute. Pour expliquer l'état de l'humanité, en proie au péché et à la souffrance, il ne suffit pas en effet d'alléguer la faute de nos premiers parents. On ajoute qu'ayant librement fait le mal ils ont par là vicié, corrompu leur nature et qu'ils ont transmis à leurs descendants le poison qu'ils avaient absorbé. Si chacun de nous apporte en ce monde en naissant de mauvais instincts, des passions funestes, une tendance à mal faire qui se manifeste dès le premier éveil de la pensée, de la volonté, de la personnalité, si *nous sommes* ainsi

tous, par nature, des enfants de colère, c'est parce que l'humanité est solidaire ; que chaque homme hérite d'une longue suite d'aïeux, tous mauvais, une nature mauvaise, viciée, et que chacun de nous transmettra à ses descendants ce funeste héritage. Ce fait de la solidarité est constant et nul ne peut le nier. Mais l'invoquer pour expliquer le mal, comme font les partisans de la chute, cela revient, ce me semble, à faire, tout autant que le système de l'évolution, Dieu auteur du mal. Qui donc a fait l'humanité solidaire ? qui donc a établi dans ce monde cet ordre en vertu duquel *quand les pères ont mangé le verjus, les enfants ont les dents agacées ?* qui donc a décidé que les hommes hériteraient des défauts et des vices de leurs aïeux et les transmettraient à leurs descendants ? N'est-ce pas Dieu ? Sa toute-science prévoyait le péché d'Adam, et pourtant il a fait l'homme et le monde de telle façon que ce péché se propageât de génération en génération, infectant l'humanité entière. Dire cela, n'est-ce point dire qu'il est l'auteur du mal ?

Cette doctrine de la chute, avec son complément nécessaire, la solidarité, me paraît en outre fournir au pécheur une excuse tout aussi valable que celle qu'il peut tirer de la doctrine de l'imperfection. Je fais le mal, parce que ma nature viciée, viciée physiquement, intellectuellement, moralement, m'y entraîne ; mais est-ce ma faute si mes ancêtres, depuis Adam, m'ont transmis une nature viciée ? Je n'ai pas demandé à naître, encore moins à naître mauvais ; mais je suis né mauvais, et par suite je fais le mal ; en bonne justice, peut-on me le reprocher ?

L'ancienne théologie me paraît avoir senti toute la force de cette objection, toute la valeur de cette excuse. Aussi elle ne se bornait pas à dire que, l'humanité étant solidaire, tous les hommes héritent du péché d'Adam, elle disait qu'ils ont tous péché en Adam, qu'ils sont tous coupables du péché d'Adam. Cette assertion, réclamée par la logique du système, n'en est pas moins monstrueuse pour cela. Elle équivaut à anéantir la notion même du bien et du mal. Aussi la conscience en a fait justice. Il n'y a péché que lorsqu'il y a détermination de la volonté. L'insensé peut commettre un crime, tuer son gardien, sans que personne songe à le lui reprocher ou à l'en punir ; il

n'est pas responsable. A plus forte raison, nul ne peut pécher en un autre, ce qui au fond n'a pas de sens, et nul ne peut être coupable du péché d'un autre.

Je conclus que la doctrine de la chute a tout autant que l'idée de l'imperfection le tort d'ébranler et la notion de Dieu et les bases de la morale.

V

Celle-ci sera-t-elle donc définitivement compromise ? Non pas. Elle trouve dans le témoignage de la conscience son fondement unique, mais indestructible. L'idéal moral a sans doute varié singulièrement, selon les temps, les pays, les races, les religions, les idées. Les hommes ne se sont jamais complètement accordés sur ce qui constitue le bien et on a vu de tout temps les uns appeler bien ce que les autres appelaient mal. Quand Luther a jeté dans les flammes la bulle du pape, la moitié de l'Europe a pensé qu'il venait de commettre l'acte le plus coupable, le plus sacrilège, le plus odieux qu'il fût possible de rêver, tandis que l'autre moitié regardait cet acte comme héroïque, libérateur, saint et louable entre tous. Que d'exemples analogues on pourrait citer ! Le prélat catholique qui, après avoir combattu comme funeste et faux, le dogme de l'infaillibilité papale, jusqu'au dernier moment, jusqu'à la veille du décret, proclame, le lendemain, ce dogme comme véritable et bienfaisant, passe aux yeux des uns pour un saint, qui donne l'exemple éclatant d'une des vertus les plus capitales du chrétien, l'humilité, la soumission ; aux yeux des autres, c'est un lâche, un menteur, un hypocrite. Ainsi l'idéal moral diffère, et parfois du tout au tout. Ce qui est constant, c'est l'existence de cet idéal. L'homme peut se tromper sur ce qui est bien ou mal ; il ne peut pas ne pas faire la distinction du bien et du mal : elle s'impose à lui partout, toujours, en toute circonstance, à chaque instant de son existence ; et il en a toujours été ainsi de tout temps, pour tous les hommes.

Mais la voix intime et profonde de la conscience ne nous dit pas seulement qu'il y a le bien et le mal ; elle nous dit que nous

devons faire le bien et éviter le mal, obéir au devoir et repousser la tentation, que nous le devons et que nous le pouvons. Si, rebelles à cette voix, nous cédons aux passions basses et mauvaises de notre nature, le remords qui, lui aussi, est un fait universel et constant, vient châtier nos transgressions et sanctionner les décrets de la conscience.

Ces faits, faits d'expérience que chacun peut constater en lui-même, après en avoir retrouvé la trace dans l'histoire entière de l'humanité, sont l'indestructible fondement de la morale. Elle y trouve une base bien autrement inébranlable que celle que pourrait lui fournir la dogmatique ou la philosophie, le dogme de la chute ou le principe de l'évolution, théories qui ne sont au fond que des tentatives insuffisantes et manquées pour expliquer ces faits.

Avouer qu'ils sont inexplicables, que l'origine du mal constitue un mystère profond, insondable, impénétrable à la raison humaine dans sa phase actuelle et terrestre de développement, cela peut coûter à notre orgueil, mais ce n'est pas affaiblir les bases de la morale, c'est au contraire les consolider. Ce mystère sera-t-il éclairci un jour? Ce que nous ne pouvons comprendre et savoir ici-bas, nous sera-t-il expliqué dans une autre existence? Ce n'est pas seulement là mon espoir, c'est ma conviction profonde. *Nous voyons ici-bas confusément et comme dans un miroir obscur... Alors nous connaîtrons comme nous avons été connus.* (1 Cor. XIII, 12, 13.) Sachons donc nous résigner à ignorer ce qui, pour le moment, passe notre intelligence.

J'ai laissé de côté, dans les réflexions qui précèdent, le point de vue scripturaire; je n'ai pas cherché ce que les écrivains sacrés des diverses époques ont pu dire sur l'origine du mal. Cette question, ou si l'on veut, ce côté spécial de la question, ne pouvait être abordé incidemment; il fournirait aisément le sujet d'un travail des plus étendus, des plus intéressants, mais d'un travail tout autre que celui que je me suis proposé.

Permettez-moi seulement d'indiquer, en terminant, ce fait qu'il n'existe aucune parole de Jésus relative à l'origine du mal. Le péché, la souffrance, Jésus s'y heurte à chaque instant; il en

est cruellement froissé ; il en sent, plus qu'aucun autre, la tragique gravité. Il prévoit qu'il en sera victime. Il a pour l'homme coupable et malheureux des trésors de pitié, d'indulgence et d'amour ; c'est pour le guérir, le sanctifier, le sauver qu'il est venu.

Quant à la cause profonde de cet état de péché et de souffrance où se trouve plongée l'humanité tout entière, Jésus ne l'indique point, n'en parle jamais ; on ne saurait citer un mot de lui qui jette la moindre clarté sur la question. Le silence qu'il garde, quelles qu'en soient les raisons, est absolu.

Pouvons-nous mieux faire que de suivre un tel exemple ?